



Première Ode  
Les Muses

Les Neuf Muses, et au milieu Terpsichore!  
Je te reconnais, Ménade! Je te reconnais, Sibylle!  
Je n'attends avec ta main point de coupe ou ton sein même  
Convulsivement dans tes ongles, Cuméenne dans le tourbillon des feuilles dorées!  
Mais cette grosse flûte tout entrouvée de bouches à tes doigts indique assez  
Que tu n'as plus besoin de la joindre au souffle qui t'emplit  
Et qui vient de te mettre, ô vierge, debout!  
Point de contorsions: rien du cou ne dérange les beaux plis de ta robe jusqu'aux pieds qu'elle ne laisse point voir!  
Mais je sais assez ce que veulent dire cette tête qui se tourne vers le côté, cette mine enivrée et close, et ce visage  
qui écoute, tout fulgurant de la jubilation orchestrale!  
Un seul bras est ce que tu n'as point pu contenir! Il se relève, il se crispe,  
Tout impatient de la fureur de frapper la première mesure!  
Secrète voyelle! animation de la parole qui naît! modulation à qui tout l'esprit consonne!  
Terpsichore, trouveuse de la danse! où serait le chœur sans la danse? quelle autre captiverait  
Les huit sœurs farouches ensemble, pour vendanger l'hymne jaillissante, inventant la figure inextricable?  
Chez qui, si d'abord te plantant dans le centre de son esprit, vierge vibrante,  
Tu ne perdais sa raison grossière et basse flambant toute de l'aile de ta colère dans le sel du feu qui claque,  
Consentiraient d'entrer les chastes sœurs?  
Les Neuf Muses! aucune n'est de trop pour moi!  
Je vois sur ce marbre l'entière neuvaine. A ta droite, Polymnie! et à la gauche de l'autel où tu t'accoudes!  
Les hautes vierges égales, la rangée des sœurs éloquentes

# P PRIMERA ODA LAS MUSAS

Paul Claudel

¡Las nueve Musas y en medio Terpsícore!  
¡Te reconozco Ménade! ¡Te reconozco, Sibila!  
¡No espero de tu mano copa o tu seno mismo  
Convulsivamente en tus uñas, Cumeana en el torbellino de las hojas doradas!  
Pero esta gran flauta, toda agujereada de bocas en tus dedos mucho indica  
Que no tienes necesidad de unirla al soplo que te colma  
¡Y que acaba de ponerte, oh virgen, de pie!  
Nada de contorsiones: ¡Nada desde el cuello altera los bellos pliegues de tu ropa hasta los pies que ella no deja ver!  
Pero sé lo suficiente lo que quieren decir esta cabeza, que se vuelve de lado, este cerrado y embriagado aspecto,  
y este rostro que escucha, fulgurante del júbilo orquestal!  
¡Un solo brazo es lo que no has podido contener! ¡Se eleva, se crispa,  
Impaciente por el furor de dar el primer compás!  
¡Vocal secreta! ¡Animación de la palabra naciente! ¡Modulación donde todo espíritu consueña!  
¡Terpsícore, descubridora de la danza! ¿Dónde estaría el coro sin la danza? ¿Quién otra cautivaría  
Juntas a las ocho hermanas feroces, para vendimiar el himno surgente, que inventa la figura inextricable?  
¿Con quién, si de inicio, plantándote en el centro de su espíritu, virgen vibrante,  
No perdieras su razón grosera y baja llameando toda del ala de tu cólera en la sal del fuego que cruje,  
Consentirían a entrar las castas hermanas?  
¡Las nueve Musas! ¡Ninguna sobra para mí!  
¡Veo en este mármol la novena entera! ¡A tu derecha, Polimnia! ¡Y a la izquierda del altar donde te acodas!  
Las altas vírgenes iguales, la hilera de las hermanas elocuentes

Versión de Marco Antonio Campos

Je veux dire sur quel pas je les ai vues s'arrêter et comment elles s'enguirlandaient l'une à l'autre  
Autrement que par cela que chaque main  
Va cueillir aux doigts qui lui sont tendus.

Et d'abord, je t'ai reconnue, Thalie!  
Du même côté j'ai reconnu Clio, j'ai reconnu Mnémosyne, je t'ai reconnue, Thalie!

Je vous ai reconnu, ô conseil complet des neuf Nymphes intérieures!  
Phrase mère! engin profond du langage et peloton des femmes vivantes!  
Présence créatrice! Rien ne naîtrait si vous n'étiez neuf!  
Voici soudain, quand le poète nouveau comblé de l'explosion intelligible,  
La clameur noire de toute la vie nouée par le nombril dans la commotion de la base,  
S'ouvre, l'accès  
Faisant sauter la clôture, le souffle de lui-même  
Violentant les mâchoires coupantes,  
Le frémissant Novénaire avec un cri!  
Maintenant il ne peut plus se taire! L'interrogation sortie de lui-même, comme du chanvre  
Aux femmes de journée, il l'a confiée pour toujours  
Au savant chœur de l'inextinguible Écho!  
Jamais toutes ne dorment ensemble! mais avant que la grande Polymnie se redresse,  
Ou bien c'est, ouvrant à deux mains le compas, Uraniel à la ressemblance de Vénus,  
Quand elle enseigne, lui bandant son arc, l'Amour;  
Ou la rieuse Thalie du pouce de son pied marque doucement la mesure; ou dans le silence du silence  
Mnémosyne soupire.

L'aînée, celle qui ne parle pas! l'aînée, ayant le même âge! Mnémosyne qui ne parle jamais!  
Elle écoute, elle considère.  
Elle ressent (étant le sens intérieur de l'esprit),  
Pure, simple, inviolable! elle se souvient.  
Elle est le poids spirituel. Elle est le rapport exprimé par un chiffre très beau. Elle est posée d'une manière qui  
est ineffable  
Sur le pouls même de l'Être  
Elle est l'heure intérieure; le trésor jaillissant et la source emmagasinée;  
La jointure à ce qui n'est point temps du temps exprimé par le langage.  
Elle ne parlera pas; elle est occupée à ne point parler. Elle coïncide.  
Elle possède, elle se souvient, et toutes ses sœurs sont attentives au mouvement de ses paupières.  
Pour toi, Mnémosyne, ces premiers vers, et la déflagration de l'Ode soudaine!

Quiero decir en qué paso las he visto detenerse y cómo se enquirnaldaban la una a la otra  
De manera que, por eso, cada mano  
Va a coger los dedos que le son tendidos.

¡Y la primera te he reconocido, Talía!  
¡Del mismo lado he reconocido a Clío, he reconocido a Mnemosina, te he reconocido, Talía!

¡Os he reconocido, oh consejo completo de las nueve Ninfas interiores!  
¡Frase madre! ¡Arma profunda del lenguaje y pelotón de las mujeres vivas!  
¡Presencia creadora! ¡Nada nacería si no fuerais nueve!  
¡Y he aquí de golpe, cuando el poeta nuevo colmado de la explosión inteligible,  
El clamor negro de toda la vida anudada por el ombligo en la conmoción de la base,  
Se abre, el acceso  
Haciendo saltar el cierre, el soplo de él mismo  
Violentando las mandíbulas cortantes,  
El tembloroso Novenario con un grito!  
¡Hoy ya nada puede callarse! ¡La interrogación salida de él mismo, como del cáñamo  
De las jornaleras, la ha confiado para siempre  
Al sabio coro de la inextinguible Eco!  
¡Todas no duermen nunca juntas! Pero antes de que la gran Polimnia se levante,  
O bien sea, abriendo a dos manos al compás, Urania, semejante a Venus,  
Cuando enseña, tensándole su arco, el Amor;  
O la risueña Talía, quien, con el pulgar de su pie, marca con suavidad el compás; o en el silencio del silencio  
Mnemosina suspira.

¡La primogénita, la que no habla! ¡La primogénita, que tiene la misma edad! ¡Mnemosina que no habla nunca!  
Escucha, considera.

¡Siente (siendo el sentido superior del espíritu),  
Pura, simple, inviolable! Recuerda.

Ella es el peso espiritual. Es la relación expresada por una cifra muy bella. Está puesta de una manera  
que es inefable

En el pulso mismo del Ser.

Es la hora interior; el tesoro surgente y la fuente almacenada;

La juntura de lo que no es tiempo del tiempo expresado por el lenguaje.

No hablará; se ocupa de no hablar. Coincide.

Posee, recuerda, y sus hermanas están atentas al movimiento de sus párpados.

¡Para ti, Mnemosina, estos primeros versos, y la deflagración de la Oda súbita!

Ainsi subitement du milieu de la nuit que mon poème de tous côtés frappe comme l'éclat de la foudre  
trifourchue!

Et nul ne peut prévoir où soudain elle fera fumer le soleil,

Chêne, ou mât de navire, ou l'humble cheminée, liquéfiant le pot comme un astre!

O mon âme impatiente! nous n'établirons aucun chantier! nous ne pousserons, nous ne roulerons aucune  
trirème

Jusqu'à une grande Méditerranée de vers horizontaux,

Pleine d'îles, praticable aux marchands, entourée par les ports de tous les peuples!

Nous avons une affaire plus laborieuse à concerter

Que ton retour, patient Ulysse!

Toute route perdue! sans relâche pourchassé et secouru

Par les dieux chauds sur la piste, sans que tu voies rien d'eux que parfois

La nuit un rayon d'or sur la Voile, et dans la splendeur du matin, un moment,

Une face radieuse aux yeux bleus, une tête couronnée de persil,

Jusqu'à ce jour que tu restas seul!

Quel combat soutenaient la merc et l'enfant, dans Ithaque là-bas,

Cependant que tu reprisais ton vêtement, cependant que tu interrogeais les Ombres,

Jusque la longue barque Phéacienne te ramenât, accablé d'un sommeil profond!

Eit toi aussi, bien que ce soit amer,

Il me faut enfin délaisser les bords de ton poème, ô Énée, entre les deux mondes l'étendue de ses eaux  
pontificales!

Quel calme s'est fait dans le milieu des siècles, cependant qu'en arrière la patrie et Didon brûlent  
fabuleusement!

Tu succombes à la main ramifère! tu tombes, Palinure, et ta main ne retient plus le gouvernail.

Et d'abord on ne voyait que leur miroir infini, mais soudain sous la propagation de l'immense sillage,

Elles s'animent et le monde entier se peint sur l'étoffe magique.

Car voici que par le grand clair de lune

Le Tibre entend venir la nef chargée de la fortune de Rome

Mais maintenant, quittant le niveau de la mer liquide,

O rimeur Florentin! nous ne te suivrons point, pas après pas, dans ton investigation,

Descendant, montant jusqu'au ciel, descendant jusque dans l'Enfer,

Comme celui qui assurant un pied sur le sol logique avance l'autre en une ferme enjambée.

Et comme quand en automne on marche dans des flaques de petits oiseaux,

Les ombres et les images par tourbillons s'élèvent sous ton pas suscitateur!

Rien de tout cela! toute route à suivre nous ennuie! toute échelle à escalader!

O mon âme! le poème n'est point fait de ces lettres que je plante comme des clous, mais du blanc qui reste sur  
le papier.

O mon âme! il ne faut concerter aucun plan! ô mon âme sauvage, il faut nous tenir libres et prêts,



¡De golpe, en mitad de la noche, mi poema golpea hacia todas partes como el resplandor del rayo trihorquillado!

¡Y nadie puede prever dónde ella hará humear de pronto el sol,  
Roble, o mástil de navío, o la humilde chimenea, licuefaciendo la olla como un astro!

¡Oh mi alma impaciente! ¡No estableceremos ningún astillero! ¡No empujaremos, no rodaremos ningún trirreme

Hasta un gran Mediterráneo de versos horizontales,  
Lleno de islas, practicable a los mercaderes, rodeado por los puertos de todos los pueblos!

¡Tenemos un asunto más laborioso que concertar  
Que el de tu vuelta, paciente Ulises!

¡Toda ruta perdida! ¡Perseguido y socorrido sin descanso  
Por los dioses cálidos sobre la pista, sin que veas nada de ellos, sino a veces  
Un rayo áureo de noche sobre la vela, en el esplendor de la mañana, un instante,  
Una cara radiosa de ojos azules, una cabeza coronada de perejil,  
Hasta el día cuando te quedaste solo!

¡Qué combate sostenían madre e hijo allá en Ítaca,  
Mientras zurcías tu vestimenta, mientras interrogabas a las Sombras,  
Hasta cuando la larga barca feacia te devolvió, abrumado por un sueño profundo!

¡Y a ti también, aunque sea amargo,  
me es necesario que finalmente abandone los lindes de tu poema, oh Eneas, entre los dos mundos la extensión de sus aguas pontificales!

¡Qué calma se hizo en la mitad de los siglos, mientras atrás la patria y Dido arden fabulosamente!

¡Sucumbes ante la mano ramífera! Caes, Palinuro, y tu mano ya no retiene el timón.  
Y al principio no se veía sino su espejo infinito, pero de pronto, bajo la propagación de la inmensa estela,  
Ellas se animan y el mundo entero se pinta sobre la tela mágica.

Pues por el gran claro de luna  
El Tíber oye venir la nave cargada de la fortuna de Roma,  
Pero ahora, abandonando el nivel del mar líquido,

¡Oh rimador florentino!, no te seguiremos paso a paso en tu investigación,  
Descendiendo, subiendo hasta el cielo, descendiendo hasta el infierno,  
Como aquél, que afirmando un pie sobre el suelo lógico, avanza el otro con una firme zancada,  
¡Y como cuando en otoño se camina por charcos de pajaritos,  
Las sombras y las imágenes se alzan en torbellino bajo tu paso suscitador!

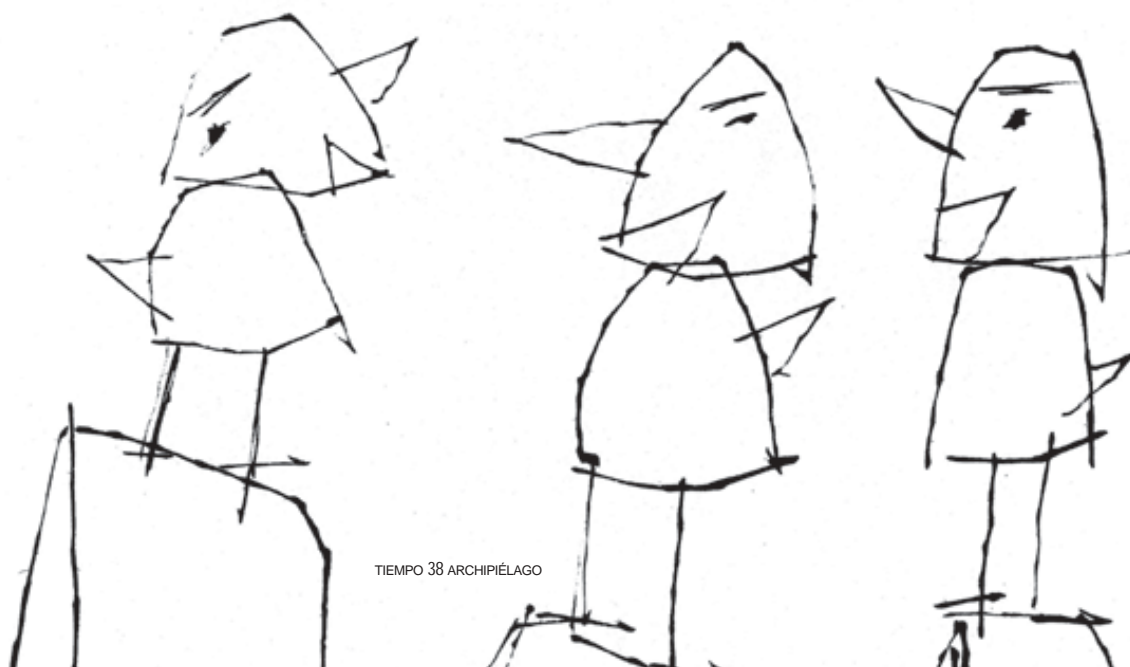
¡Nada de eso! ¡Toda ruta a seguir nos fastidia! ¡Toda escala por escalar!

¡Oh alma mía! El poema no está hecho de estas letras que hundo como clavos, sino del blanco que permanece en el papel.

¡Oh alma mía! ¡No hay que concertar ningún plan! ¡Oh alma mía salvaje, es necesario mantenernos libres y preparados,

Comme les immenses bandes fragiles d'hirondelles quand sans voix retentit l'appel automnal!  
O mon âme impatiente, pareille à l'aigle sans art! comment ferions-nous pour ajuster aucun vers ? à l'aigle qui ne sait pas faire son nid même?  
Que mon vers ne soit rien d'esclave! mais tel que l'aigle marin qui s'est jeté sur un grand poisson,  
Et l'on ne voit rien qu'un éclatant tourbillon d'ailes et l'éclaboussement de l'écume!  
Mais vous ne m'abandonnez point, ô Muses modératrices.

Et toi entre toutes, pourvoyeuse, infatigable Thalie!  
Toi, tu ne demeures pas au logis! Mais comme le chasseur dans la luzerne bleue  
Suit sans le voir son chien dans le fourrage, c'est ainsi qu'un petit frémissement dans l'herbe du monde  
A l'œil toujours préparé indique la quête que tu mènes;  
O batteuse de buissons, on t'a bien représentée avec ce bâton à la main!  
Et de l'autre, prête à y puiser le rire inextinguible, comme on étudie une bête bizarre,  
Tu tiens le Masque énorme, le mufle de la Vie, la dépouille grotesque et terrible!  
Maintenant tu l'as arraché, maintenant tu empoignes le grand Secret Comique, le piège adaptateur, la formule transmutatrice!  
Mais Clio, le style entre les trois doigts, attend, postée au coin du coffre brillant,  
Clio, le greffier de l'âme, pareille à celle qui tient les comptes.  
On dit que ce berger fut le premier peintre  
Qui, sur la paroi du roc observant l'ombre de son bouc,  
Avec un tison pris à son feu contourna la tache cornue.  
Ainsi qu'est la plume, pareille au style sur le cadran solaire?  
Que l'extrémité aiguë de notre ombre humaine proménée sur le papier blanc.  
Écris, Clio! confère à toute chose le caractère authentique. Point de pensée  
Que notre opacité personnelle ne réserve le moyen de circonscrire.  
O observatrice, ô guide, ô inscriptrice de notre ombre!



Como las inmensas bandadas frágiles de golondrinas cuando el llamado otoñal resuena sin voz!  
¡Oh alma mía impaciente, igual al águila sin arte! ¿Cómo haríamos para ajustar algún verso? ¿Con el águila que no sabe ni siquiera hacer su nido?

¡Que mi verso no sea esclavo, sino sea como el águila marina que se ha arrojado sobre un gran pez,  
Y no se ve nada sino un resplandeciente torbellino de alas y la salpicadura de la espuma!  
¡Pero vosotras no me abandonaréis, oh Musas moderadoras!

¡Y tú entre todas, proveedora, infatigable Talía!

¡Tú, tú no permaneces en casa! Pero como el cazador que en la alfalfa azul

Sigue a su perro sin verlo en el forraje, asimismo un pequeño temblor en la hierba del mundo

Indica al ojo, siempre preparado, la búsqueda que haces;

¡Oh golpeadora de zarzales, se te ha representado bien con el bastón en la mano,

Y en la otra, lista a agotar la risa inextinguible, como se estudia a una bestia extraña.

Sostienes la Máscara enorme, la jeta de la vida, el despojo grotesco y terrible!

¡Ahora lo arrancaste, ahora empuñas el gran Secreto Cómico, el cepto adaptador, la fórmula transformadora!

Pero Clío, el estilete entre los tres dedos, espera, apostada en el rincón del cofre brillante,

Clío, la escribana del alma, parecida a la que lleva las cuentas,

Se dice que este pastor fue el pintor inicial,

Que observando sobre la pared de la roca la sombra de su macho cabrío,

Contorneó con un tizón pasado por el fuego la mancha cornuda.

¿Así como la pluma parecida al estilete sobre el cuadrante solar?

Como la extremidad aguda de nuestra sombra humana paseada sobre la hoja en blanco.

¡Escribe, Clío! Confiere a cada cosa el carácter auténtico. Ni un solo pensamiento

Que nuestra opacidad personal no se reserve el medio de circunscribir.

¡Oh observadora, oh guía, oh inscriptora de nuestra sombra!





J'ai dit les Nymphes nourricières; celles qui ne parlent point et qui ne se font point voir; j'ai dit les Muses respiratrices, et maintenant je dirai les Muses inspirées.

Car le poète pareil à un instrument où l'on souffle

Entre sa cervelle et ses narines pour une conception pareille à l'acide conscience de l'odeur.

N'ouvre pas autrement que le petit oiseau son âme,

Quand prêt à chanter de tout son corps il s'emplit d'air jusqu'à l'intérieur de tous ses os!

Mais maintenant je dirai les grande Muses intelligentes.

La vôtre avec son cal dans le repli de la main!

Voici l'une avec son ciseau, et cette autre qui broie ses couleurs, et l'autre, comme elle est attachée à ses claviers par tous les membres!

—Mais celles-ci sont les ouvrières du son intérieur, le retentissement de la personne, cela de fatidique,

L'émanation du profond a l'énergie de l'or obscur,

Que la cervelle par toutes ses racines va puiser jusqu'au fond des intestins comme de la graisse, éveiller jusqu'à l'extrémité des membres!

Cela ne souffre pas que nous dormions! Soupir plus plein que l'aveu dont la préférée comble dans le sommeil notre cœur!

Chose précieuse, te laisserons-nous ainsi échapper? Quelle Muse nommerai-je assez prompte pour la saisir et l'étreindre?

Voici celle qui tient la lyre de ses mains, voici celle qui tient la lyre entre ses mains aux beaux doigts,

Pareille à un engin de tisserand, l'instrument complexe de la captivité,

Euterpe à la large ceinture, la sainte flamme de l'esprit, levant la grande lyre insonore!

La chose qui sert à faire le discours, la claricorde qui chante et qui compose.

D'une main la lyre, pareille à la trame tendue sur le métier, et de son autre main

Elle applique le plectrum comme une navette.

Point de touche qui ne comporte la mélodie tout entière! Abonde, timbre d'or, opime orchestre! Jaillis, parole virulente! Que le langage nouveau, comme un lac plein de sources,

Déborde par toutes ses coupures! J'entends la note unique prospérer avec une éloquence invincible!

Elle persiste, la lyre entre tes mains

Persiste comme la portée sur qui tout le chant vient s'inscrire.

Tu n'es point celle qui chante, tu es le chant même dans le moment qu'il s'élabore,

L'activité de l'âme composée surle son de sa propre parole!

L'invention de la question merveilleuse, le clair dialogue avec le silence inépuisable.

Ne quitte point mes mains, ô Lyre aux sept cordes, pareille à un instrument de report et de comparaison!

Que je voie tout entre tes fils bien tendus! et la Terre avec ses feux, et le ciel avec ses étoiles.

Mais la lyre ne nous suffit pas, et la grille sonore de ses sept nerfs tendus.

Les abîmes, que le regard sublime

He hablado de las Ninfas nutricias; aquellas que no hablan y no se dejan ver; he hablado de las Musas respiradoras, y ahora hablaré de las Musas inspiradas.

¡Pues el poeta, parecido a un instrumento en que se sopla  
Entre su cerebro y sus narinas, vierte una concepción parecida a la ácida conciencia del olor,  
Se abre, como el pequeño pájaro su alma,  
Cuando listo para cantar con todo el cuerpo, se llena de aire hasta el interior de todos sus huesos!  
Pero ahora hablaré de las grandes Musas inteligentes.

¡La vuestra con su callosidad en el pliegue de la mano!

¡He aquí una con su cincel, y esa otra que muele sus colores, y aquella otra, como sujeta por todos  
los miembros al teclado!

—¡Pero éstas son las obreras del sonido interior, la resonancia de la persona y aquello de fatídico,  
La emanación de lo profundo tiene la energía del oro oscuro

Que el cerebro por todas sus raíces va a beber hasta el fondo de los intestinos como grasa, y despertar hasta  
la extremidad de los miembros!

¡Esto no tolera que durmamos! ¡Suspiro más pleno que la confesión con que la preferida colma en el sueño  
nuestro corazón!

Cosa preciosa ¿te dejaremos así escapar? ¿A qué Musa nombraré rápido para atraparla  
y estrecharla?

¡Aquí está la que sostiene la lira en sus manos, aquí está la que sostiene la lira entre sus manos de bellos dedos,

Parecida a un telar de tejedora, el instrumento complejo de la cautividad,

Euterpe, con el ancho cinturón, el santo flamen del espíritu, levantando la gran lira insonora!

La cosa que sirve para hacer el discurso, la claricorde que canta y que compone,

En una mano la lira, como la trama tensa en el bastidor, y con la otra mano

Aplica el plectro como una lanzadera.

¡Ninguna nota que no comprenda la melodía por entero! ¡Abunda, timbre de oro, opima orquesta! ¡Surge,  
palabra virulenta! ¡Que el lenguaje nuevo, como un lago lleno de fuentes,

Desborde por todos sus cortes! ¡Oigo la nota única prosperar con una elocuencia invencible!

Ella persiste, la lira entre tus manos,

Persiste como el pentagrama donde todo el canto viene a inscribirse.

¡No eres la que canta, eres el canto mismo en el momento de elaborarse,

La actividad del alma compuesta sobre el sonido de su propia palabra!

La invención de la pregunta maravillosa, el claro diálogo con el silencio inagotable.

¡No dejes mis manos, oh lira de siete cuerdas, parecida a un instrumento de suma y comparación!

¡Que vea todo entre tus hilos muy tensos! ¡Y a la tierra con sus fuegos y al cielo con sus estrellas!

*Pero* la lira no nos basta, ni la reja sonora de sus siete nervios tensos.

Los abismos, que la mirada sublime

Oublie, passant audacieusement d'un point à l'autre.  
Ton bond, Terpsichore, ne suffirait point à les franchir, ni l'instrument dialectique à les digérer.  
Il faut l'Angle, il faut le compas qu'ouvre avec puissance Uranie, le compas aux deux branches rectilignes,  
Qui ne se joignent qu'en ce point d'où elles s'écartent.  
Aucune pensée, telle que soudain une planète jaune ou rose au-dessus de l'horizon spirituel,  
Aucun système de pensées tel que les Pléiades,  
Faisant son ascension à travers le ciel en marche,  
Dont le compas ne suffise à prendre tous les intervalles, calculant chaque proportion comme une main écartée.  
Tu ne romps point le silence! tu ne mêles pas à rien le bruit de la parole humaine. O poète, tu ne chanterais  
pas bien  
Ton chant si tu ne chantais en mesure.  
Mais ta voix est nécessaire au chœur quand ton tour est venu de prendre ta partie.  
O grammairien dans mes vers! Ne cherche point le chemin, cherche le centre! mesure, comprends l'espace  
compris entre ces deux solitaires!  
Que je ne sache point ce que je dis! que je sois une note en travail ! que je sois anéanti dans mon mouvement!  
(rien que la petite pression de la main pour gouverner).  
Que je maintienne mon poids comme une lourde étoile à travers l'hymne fourmillante!

Et à l'autre extrémité du long coffre, vide de la capacité d'un corps d'homme  
On a placé Melpomène, pareille à un chef militaire et à une constructrice de cités,  
Car, le visage tragique relevé sur la tête comme un casque,  
Accoudée sur son genou, le pied sur une pierre équarrie, elle considère ses sœurs;  
Clio à l'un des bouts est postée et Melpomène se tient à l'autre.  
Quand les Parques ont déterminé,  
L'action, le signe qui va s'inscrire sur le cadran du Temps comme l'heure par l'opération de son chiffre,  
Elles embauchent à tous les coins du monde les ventres  
Qui leur fourniront les acteurs dont elles ont besoin,  
Au temps marqué ils naissent.  
Non point à la ressemblance seulement de leurs pères, mais dans un secret nœud  
Avec leurs comparses inconnus, ceux qu'ils connaîtront et ceux qu'ils ne connaîtront pas, ceux du prologue et  
ceux de l'acte dernier.  
Ainsi un poème n'est point comme un sac de mots, il n'est point seulement  
Ces choses qu'il signifie, mais il est lui-même un signe, un acte imaginaire, créant  
Le temps nécessaire à sa résolution,  
A l'imitation de l'action humaine étudiée dans ses ressorts et dans ses poids.  
Et maintenant, chorège, il faut recruter tes acteurs, afin que chacun joue son rôle, entrant et se retirant quand  
il faut.  
César monte au prétoire, le coq chante sur son tonneau; tu les entends, tu les comprends très bien tous les deux,

Olvida al pasar audazmente de un punto al otro.

Tu salto, Terpsícore, no bastaría a franquearlos, ni el instrumento dialéctico a digerirlos.

Falta el ángulo, falta el compás que Urania abre con potencia, el compás de dos patas rectilíneas,  
Que no se unen sino en el punto donde se separan.

Ningún pensamiento igual a un súbito planeta amarillo o rosa por encima del horizonte espiritual,  
Ningún sistema de pensamientos como las Pléyades

Que llevan a cabo su ascensión a través del cielo en marcha,

Cuyo compás no basta para fijar los intervalos, calculando cada proporción como una mano separada.

¡No rompes el silencio! ¡A nada mezclas el ruido de la palabra humana! Oh poeta,  
no cantarías bien

Tu canto si no cantarás con medida.

Pero tu voz es necesaria en el coro cuando llega tu turno para tomar parte.

¡Oh gramático en mis versos! ¡No busques el camino, busca el centro! ¡Mide, comprende el espacio  
comprendido entre estos dos solitarios!

¡Que yo ignore lo que digo! ¡Que me vuelva una nota que trabaja! ¡Que sea anonadado en mi movimiento!  
(Apenas si la pequeña presión de la mano para regir).

¡Que mantenga mi peso como una gravosa estrella a través del himno hormigueante!

Y en la otra extremidad del largo cofre, vacío de la capacidad de un cuerpo humano,

Se ha puesto a Melpómene, parecida a un jefe militar y a una constructora de ciudades,

Pues con la máscara trágica levantada sobre la cabeza como un casco,

Acodada sobre su rodilla, el pie sobre una piedra escuadrada, considera a sus hermanas;

Clío se ha colocado en un extremo y Melpómene se mantiene en el otro.

Cuando las Parcas han determinado

La acción, el signo que va a inscribirse sobre el cuadrante del tiempo como la hora por la operación de su cifra,

Ellas enganchan en todos los rincones del mundo los vientres

Que les proporcionan los actores que necesitan,

Quienes nacen en el tiempo señalado.

No a la semejanza sólo de sus padres, sino en un secreto lazo

Con sus comparsas desconocidos, aquellos que conocerán y aquellos que no conocerán, aquellos del prólogo  
y aquellos del último acto.

Así un poema no es un saco de palabras, no es solamente

Las cosas que significa, sino es él mismo un signo, un acto imaginario creando

El tiempo necesario para su resolución,

A imitación de la acción humana estudiada en sus resortes y sus pesos.

Y ahora, corega, falta reclutar a tus actores, a fin de que cada uno represente su rol, entrando y retirándose  
cuando le toque.


César sube al pretorio, el gallo canta sobre el tonel; tú lo oyes, comprendes muy bien a los dos,



A la fois l'acclamation de la classique et le latin du coq;  
Tous les deux te sont nécessaires, tu sauras les engager tous les deux; tu sauras employer tout le chœur.  
Le chœur autour de l'autel  
Accomplit son évolution: il s'arrête,  
Il attend, et l'annonciateur lauréat apparaît, et Clytemnestre, la hache à la main, les pieds dans le sang de son  
époux, la semelle sur la bouche de l'homme,  
Et Œdipe avec ses yeux arrachés, le devineur d'énigmes!  
Se dresse dans la porte Thébaine.  
Mais le radieux Pindare ne laisse à sa troupe jubilante pour pause  
Qu'un excès de lumière et ce silence, d'y boire!  
O la grande journée des jeux!  
Rien ne sait s'en détacher, mais toute chose y rentre tour à tour.  
L'ode pure comme un beau corps nu tout brillant de soleil et d'huile  
Va chercher tous les dieux par la main pour les mêler à son chœur,  
Pour accueillir le triomphe à plein rire, pour accueillir dans un tonnerre d'ailes la victoire  
De ceux qui par la force du moins de leurs pieds ont fui le poids du corps inerte.



Et maintenant, Polymnie, ô toi qui te tiens au milieu de tes sœurs, enveloppée dans ton long voile comme  
une cantatrice,  
Accoudée sur l'autel, accoudée sur le pupitre,  
C'est assez attendu, maintenant tu peux attaquer le chant nouveau! maintenant je puis entendre ta voix,  
ô mon unique!  
Suave est le rossignol nocturne! Quand le violon puissant et juste commence,  
Le corps soudainement nettoyé de sa surdité, tous nos nerfs sur la table d'harmonie de notre corps sensible  
en une parfaite gamme  
Se tendent, comme sous les doigts agiles de l'accordeur.  
Mais quand il fait entendre sa voix, lui-même,



A la vez la aclamación de la clásica y el latín del gallo;  
Ambos te son necesarios, sabrás comprometerlos a los dos; sabrás emplear todo el coro.  
El coro en torno del altar  
Cumple su evolución: se detiene,  
Espera, el anunciador laureado aparece, y Clitemnestra, con el hacha en la mano, los pies en la sangre  
del marido, la suela en la boca del hombre,  
Y Edipo con los ojos arrancados, ¡el adivinador de enigmas!,  
Se yergue ante la puerta tebana.  
¡Pero el radioso Píndaro no deja a su compañía jubilosa otra pausa  
Que un exceso de luz y este silencio, beber allí!  
¡Oh la gran jornada de los juegos!  
Nada sabe de desprenderse de ella, pero cada cosa entra allí por turno.  
La oda pura como un bello cuerpo desnudo rutilante de sol y aceite  
Va a traer de la mano a todos los dioses para mezclarlos en su coro,  
Para acoger el triunfo a plena risa, para acoger en un trueno de alas la victoria  
De aquellos, que al menos por la fuerza de los pies, han desprendido el peso del cuerpo inerte.

¡Y ahora, Polimnia, oh tú que te mantienes en medio de tus hermanas, envuelta en un largo velo  
como cantante,  
Acodada sobre el altar, acodada sobre el atril,  
Mucho se ha esperado, ahora puedes acometer el canto nuevo! ¡Ahora puedo oír tu voz, oh mi única!  
¡Suave es el ruseñor nocturno! Cuando el violín poderoso y preciso comienza,  
Repentinamente el cuerpo lavado de su sordera, todos nuestros nervios sobre la tabla de armonía de nuestro  
cuerpo sensible en una perfecta gama  
Se tensan como bajo los dedos ágiles del afinador.  
Pero cuando él hace oír su voz, él mismo,

Quand l'homme est à la fois l'instrument et l'archet,  
Et que l'animal raisonnable résonne dans la modulation de son cri,  
O phrase de l'alto juste et fort, ô soupir de la forêt Hercynienne, ô trompettes sur l'Adriatique!  
Moins essentiellement en vous retentit l'Or premier qu'alors cela infus dans la substance humaine!  
L'Or, ou connaissance intérieure que chaque chose possède d'elle-même,  
Enfoui au sein de l'élément, jalousement sous le Rhin gardé par la Nixe et le Nibelung!  
Qu'est le chant que la narration que chacun  
Fait de l'enclos de lui, le cèdre et la fontaine.  
Mais ton chant, ô Muse du poète,  
Ce n'est point le bourdon de l'avette, la source qui jase, l'oiseau de paradis dans les girofliers!  
Mais comme le Dieu saint a inventé chaque chose, ta joie est dans la possession de son nom,  
Et comme il a dit dans le silence "Qu'elle soit!", c'est ainsi que, pleine d'amour, tu répètes, selon qu'il l'a  
appelée,  
Comme un petit enfant qui épelle "Qu'elle est".  
O servante de Dieu, pleine de grâce!  
Tu l'approuves substantiellement, tu contemples chaque chose dans ton cœur, de chaque chose tu cherches  
*comment la dire!*  
Quand il composait l'Univers, quand Il disposait avec beauté le Jeu, quand Il déclenchait l'énorme cérémonie,  
Quelque chose de nous avec lui, voyant tout, se réjouissant dans son œuvre,  
Sa vigilance dans son jour, son acte dans son sabbat!  
Ainsi quand tu parles, ô poète, dans une énumération délectable  
Proférant de chaque chose le nom,  
Comme un père tu l'appelles mystérieusement dans son principe, et selon que jadis  
Tu participas à sa création, tu coopères à son existence!  
Toute parole une répétition.  
Tel est le chant que tu chantes dans le silence, et telle est la bienheureuse harmonie  
Dont tu nourris en toi-même le rassemblement et la dissolution. Et ainsi,

O poète, je ne dirai point que tu reçois de la nature aucune leçon, c'est toi qui lui imposes ton ordre.  
Toi, considérant toutes choses!  
Pour voir ce qu'elle répondra tu t'amuses à appeler l'une après l'autre par son nom.  
O Virgile sous la Vigne! la terre large et féconde  
N'était pas pour toi de l'autre côté de la haie comme une vache  
Bienveillante qui instruit l'homme à l'exploiter tirant le lait de son pis.  
Mais pour premier discours, ô Latin,  
Tu légiféras. Tu racontes tout! il t'explique tout, Cybèle, il formule ta fertilité,  
Il est substitué à la nature pour dire ce qu'elle pense, mieux qu'un bœuf! Voici le printemps de la parole,  
voici la température de l'été!



Cuando el hombre es a la vez el instrumento y el arco,  
Y el animal razonable resuena en la modulación de su grito,  
¡Oh frase del contralto precisa y fuerte, oh suspiro del bosque herciniano, oh trompetas sobre el Adriático!  
¡Menos esencialmente resuena en vosotras el Oro primordial que aquello infuso entonces a la sustancia humana!  
¡El Oro, o conocimiento interior que cada cosa posee de ella misma,  
Enterrado en el seno del elemento, guardado con celo bajo el Rin por la Nixa y el Nibelungo!  
¿Qué es el canto sino la narración que cada uno  
Hace del cercado de él, el cedro y la fuente?  
¡Pero tu canto, oh Musa del poeta,  
No es el zumbido de la abeja, ni la fuente que parlotea, ni el pájaro del paraíso en los alhelíes!  
Pero como Dios Santo ha inventado cada cosa, tu deleite está en la posesión de su nombre,  
Y como él dijo en el silencio: «¡Que ella sea!», así, llena de amor, tú repites, según que él  
la ha llamado,  
Como un niño que deletrea: «¡Que ella es!»  
¡Oh sierva de Dios llena de gracia!  
¡Tú lo apruebas sustancialmente, tú contemplas cada cosa en tu corazón, cada cosa buscas tú *cómo decirla!*  
¡Cuando él creaba el universo, cuando Él disponía con belleza el Juego, cuando Él ponía en marcha la vasta  
ceremonia,  
Algo de nosotros con Él, viendo todo, regocijándose en su obra,  
Su vigilancia en su día, su acto en su sabbath!  
¡Así cuando tú hablas, oh poeta, en una enumeración deleitable  
Profiriendo de cada cosa el nombre,  
Como un padre la designas misteriosamente en su principio, y como antaño,  
Participaste en su creación, cooperas en su existencia!  
Toda palabra una repetición.  
Tal es el canto que en el silencio cantas, y tal es la bienaventurada armonía  
De la que nutres en ti mismo la agrupación y la disolución. Y así,

*Oh poeta, no diré que recibes de la naturaleza ninguna lección: Eres tú quien le impones tu orden.*

¡Tú, considerando todas las cosas!

A fin de ver lo que responderá te diviertes llamando por su nombre a una tras otra.

¡Oh Virgilio bajo la viña! La tierra ancha y fecunda

No era para ti, del otro lado del seto, como una vaca

Benévola que el hombre instruye para explotarla sacándole la leche de su ubre.

Pero como primer discurso, oh Latino,

Legislarás. ¡Narras todo! ¡Él te explica todo, Cibeles, formula tu fertilidad,

Reemplazó a la naturaleza para decir lo que ella piensa, mejor que un buey! ¡Y he aquí la primavera  
de la palabra, he aquí la temperatura del verano!



Voici que sue du vin l'arbre d'or! Voici que dans tous les cantons de ton âme  
Se résout le Génie, pareil aux eaux de l'hiver!  
Et moi, je produis dans le labourage, les saisons durement travaillent ma terre forte et difficile.  
Foncier, compact,  
Je suis assigné aux moissons, je suis soumis à l'agriculture.  
J'ai mes chemins d'un horizon jusqu'à l'autre; j'ai mes rivières; j'ai en moi une séparation de bassins.  
Quand le vieux Septentrion paraît au-dessus de mon épaule,  
Plein une nuit, je sais lui dire le même mot, j'ai une accoutumance terrestre de sa compagnie.  
J'ai trouvé le secret; je sais parler; si je veux, je saurai vous dire  
Cela que chaque chose *veut dire*.  
Je suis initié au silence; il y a l'inexhaustible cérémonie vivante, il y a un monde à envahir, il y a un poème  
insatiable à remplir par la production des céréales et de tous les fruits.  
—Je laisse cette tâche à la terre; je refuis vers l'Espace ouvert et vide

O sages Muses! sages, sages sœurs! et toi-même, ivre Terpsichore!  
Comment avez-vous pensé captiver cette folle, la tenir par l'une et l'autre main,  
La garrotter avec l'hymne comme un oiseau qui ne chante que dans la cage?  
O Muses patiemment sculptées sur le dur sépulcre, la vivante, la palpitante! que m'importe la mesure  
interrompue de votre cœur? je vous reprends ma folle, mon oiseau!  
Voici celle qui n'est point ivre d'eau pure et d'air subtil!  
Une ivresse comme celle du vin rouge a d'un tas de roses! du raisin sous le pied nu qui gicle, de grandes fleurs  
toutes gluantes de miel!  
La Ménade affolée par le tambour! au cri perçant du fifre, la Bacchante roidie dans le dieu tonnante!  
Toute brûlante! toute mourante! toute languissante! Tu me tends la main, tu ouvres les lèvres,  
Tu ouvres les lèvres, tu me regardes d'un œil chargé de désirs. "Ami!  
C'est trop, c'est trop attendre! prends-moi! que faisons-nous ici?  
Combien de temps vas-tu t'occuper encore, bien régulièrement, entre mes sages sœurs,  
Comme un maître au milieu de son équipe d'ouvrières? Mes sages et actives sœurs! et moi je suis chaude et folle,  
impatiente et nue!  
Que fais-tu ici encore? Baise-moi et viens!  
Brise, arrache tous les liens! prends-moi ta déesse avec toi!  
Ne sens-tu point ma main sur ta main?"  
(Et en effet je sentis sa main sur ma main.)  
"Ne comprends-tu point mon ennui, et que mon désir est de toi-même? ce fruit à dévorer entre nous deux, ce  
grand feu à faire de nos deux âmes! C'est trop durer!  
C'est trop durer! Prends-moi, car je n'en puis plus! C'est trop, c'est trop attendre!"

¡Y he aquí que el árbol de oro suda vino! ¡Y en todos los cantones de tu alma  
Se resuelve el Genio, igual a las aguas del invierno!  
Y yo, yo produzco en la labranza, las estaciones trabajan arduamente mi tierra fuerte y laboriosa.  
Territorial, compacto,  
Estoy asignado a las cosechas, estoy sometido a la agricultura.  
Tengo mis caminos de un horizonte al otro; tengo mis afluentes; existe en mí una separación de cuencas.  
Cuando el viejo Septentrión aparece por encima de mi hombro,  
Plena una noche sé decirle la misma palabra, tengo el hábito terrestre de su compañía.  
He encontrado el secreto; sé hablar; si quiero, sabría decir  
Lo que cada cosa *quiere decir*.  
Soy iniciado en el silencio; hay la inagotable ceremonia viva, hay un mundo para invadir, hay un poema  
insaciable para llenar con la producción de los cereales y de todos los frutos.  
—Dejo esta tarea a la tierra; huyo de nuevo hacia el espacio abierto y vacío.

¡Oh sabias Musas! ¡Sabias, sabias hermanas! ¡Y tú misma, ebria Terpsícore!  
¡Cómo habíais pensado cultivar a esta loca, aferrarla de una y otra mano,  
Agarrotarla con el himno como un pájaro que no canta sino en la jaula?  
¡Oh Musas pacientemente esculpidas en el duro sepulcro, la viva, la palpitante! ¿Qué me importa la medida  
interrumpida de vuestro coro? ¡Yo te retomo de nuevo mi loca, mi pájaro!  
¡He aquí la que no está ebria de agua pura y de aire sutil!  
¡Una ebriedad como la del vino tinto y de un montón de rosas! ¡Uva bajo el pie desnudo que salpica, de  
grandes flores pegajosas de miel!  
¡La Ménade enloquecida por el tambor! ¡En el grito hiriente del pífano, la Bacante rígida en el dios tonante!  
¡Toda quemante! ¡Toda moribunda! ¡Toda languideciente! Tú me tiendes la mano, abres los labios,  
Abres los labios, me miras con ojos cargados de deseos. «¡Amigo!  
¡Es demasiado, es demasiada la espera! ¡Tómame! ¿Qué hacemos aquí?  
¿Cuánto tiempo vas a ocuparte aún regularmente entre mis sabias hermanas,  
Como un amo en medio de su equipo de obreras? ¡Mis sabias y activas hermanas! ¡Y yo estoy caliente y loca,  
impaciente y desnuda!  
¿Qué haces aún aquí? ¡Bésame y ven!  
¡Rompe y arranca todo lazo! ¡Tómame tu diosa contigo!  
¿No sientes mi mano sobre tu mano?»  
(Y en efecto sentí su mano sobre mi mano.)  
«¿No comprendes mi hastío y mi deseo de ti? ¡Este fruto para devorar entre los dos, este gran fuego para hacer  
con nuestras dos almas! ¡Es demasiado aguantar!  
¡Es demasiado aguantar! ¡Tómame, ya no puedo! ¡Es demasiado, es demasiada la espera!»

Et en effet je regardai et je me vis tout seul tout à coup,  
Détaché, refusé, abandonné,  
Sans devoir, sans tâche, dehors dans le milieu du monde,  
Sans droit, sans cause, sans force, sans admission.  
"Ne sens-tu point ma main sur ta main?" (Et en effet je sentis, je sentis sa main sur ma main!)

O mon amie sur le navire! (Car l'année qui fut celle-là  
Quand je commençai à voir le feuillage se décomposer et l'incendie du monde prendre,  
Pour échapper aux saisons le soir frais me parut une aurore, l'automne le printemps d'une lumière plus fixe,  
Je le suivis comme une armée qui se retire en brûlant tout derrière elle. Toujours  
Plus avant, jusqu'au cœur de la mer luisante!)

O mon amie! car le monde n'était plus là  
Pour nous assigner notre place dans la combinaison de son mouvement multiplié,  
Mais décollés de la terre, nous étions seuls l'un avec l'autre,  
Habitants de cette noire miette mouvante, noyés,  
Perdus dans le pur Espace, là où le sol même est lumière.  
Et chaque soir, à l'arrière, à la place où nous avons laissé le rivage, vers l'Ouest,  
Nous allions retrouver la même conflagration  
Nourrie de tout le présent bondé, la Troie du monde réel en flammes!  
Et moi, comme la mèche allumée d'une mine sous la terre, ce feu secret qui me ronge,  
Ne finira-t-il point par flamber dans le vent? qui contiendra la grande flamme humaine?  
Toi-même, amie, tes grands cheveux blonds dans le vent de la mer,  
Tu n'as pas su les tenir bien serrés sur ta tête; ils s'effondrent! les lourds anneaux  
Roulent sur tes épaules, la grande chose joyeuse  
S'enlève, tout part dans le clair de la lune!  
Et les étoiles ne sont-elles point pareilles à des têtes d'épingles luisantes? et tout l'édifice du monde ne fait-il pas  
une splendeur aussi fragile  
Qu'une royale chevelure de femme prête à crouler sous le peigne!  
O mon amie! ô Muse dans le vent de la mer! ô idée chevelue à la proue!  
O grief! ô revendication!  
Érato! tu me regardes, et je lis une résolution dans tes yeux!  
Je lis une réponse, je lis une question dans tes yeux! Une réponse et une question dans tes yeux!  
Le hurra qui prend en toi de toutes parts comme de l'or, comme du feu dans le fourrage!  
Une réponse dans tes yeux! Une réponse et une question dans tes yeux.

*Paris, 1900*

*Foutchéou, 1904*

Y en efecto miré y me vi solo de golpe,  
Desprendido, rechazado, abandonado,  
Sin deber, sin tarea, fuera, en medio del mundo,  
Sin derecho, sin causa, sin fuerza, sin admisión.  
«¿No sientes mi mano sobre tu mano?» (¡Y en efecto sentí, sentí su mano sobre mi mano!)

¡Oh amiga mía sobre el navío! (Pues fue ese año  
Cuando comencé a ver el follaje descomponerse y comenzó el incendio del mundo,  
Para escapar en las estaciones la noche fresca me pareció una aurora, el otoño la primavera de una luz más fija,  
La seguí como un ejército que se retira quemando todo tras de él. ¡Siempre  
Más adelante, hasta el corazón del mar lúcido!)  
¡Oh mi amiga! Pues ya el mundo no estaba allí  
Para asignarnos nuestro sitio en la combinación de su movimiento multiplicado,  
Sino, desprendidos de la tierra, estábamos solos uno con el otro,  
Habitantes de esta negra migaja móvil, ahogados,  
Perdidos en el puro Espacio, allí donde el suelo mismo es luz.  
¡Y cada noche, detrás, en el sitio donde habíamos dejado la ribera, hacia el oeste,  
Íbamos a encontrar de nuevo la misma conflagración  
Nutrida de todo el presente atestado, la Troya del mundo real en llamas!  
Y yo, como la mecha alumbrada de una mina bajo tierra, este fuego secreto que me roe  
¿No terminará por llamear en el viento? ¿Quién contendrá la gran llama humana?  
Tú misma, amiga, tus largos cabellos rubios en el viento del mar,  
No has sabido mantenerlos ceñidos sobre tu cabeza, ¡se hundan! ¡Los pesados mechones  
Ruedan sobre tus hombros, la gran cosa alegre  
Se retira, todo parte en el claro de luna!  
¿Y las estrellas no parecen cabezas luminosas de alfileres? ¿Y todo el edificio del mundo no forma un esplendor  
tan frágil  
Como una real cabellera de mujer lista a hundirse bajo el peine!  
¡Oh mi amiga! ¡Oh Musa en el viento del mar! ¡Oh idea cabelluda en la proa!  
¡Oh queja! ¡Oh reivindicación!  
¡Erato! ¡Me miras y leo una resolución en tus ojos!  
¡Leo una respuesta, leo una pregunta en tus ojos! ¡Una respuesta y una pregunta en tus ojos!  
¡El hurra que arde en ti por todos lados como el oro, como fuego en el forraje!  
¡Una respuesta en tus ojos! Una respuesta y una pregunta en tus ojos. •

*París, 1900*

*Foutchéou, 1904*